L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 29 JUIN 1891. 64ème Année

Entrée à la Poste Office à New Orleans, La comme Journal de Matières.

NOUVELLES-ORLEANS
LUNDI 29 JUIN 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00
Un numéro pris à la semaine, avec les port.	25

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Un numéro	75

Politique européenne.

L'ANGLETERRE ET LA TRIPLE ALLIANCE.

REVUE DU "MÉMORIAL DIPLOMATIQUE."

I

Il y a comme de l'orage dans l'air; l'atmosphère politique est saturée d'électricité. En somme, une sorte d'inquiétude générale règne, qui va s'accentuant, car nul n'aperçoit le moyen de l'apaiser; et, dans la presse, les discussions s'animent, sans s'alimenter toutefois d'éléments nouveaux ; il suffit de prétextes pour ressusciter des thèmes anciens. Ainsi de l'accession de l'Angleterre à la triple alliance : le sujet n'est point nouveau; et cependant il s'impose.

Qu'a-t-il fallu pour mettre de rechef sur le tapis ce sujet, qui semblait épuisé pour la discussion ? Une lettre d'un député français, confident de propos d'un prince défunt au membre de la Chambre des Communes qui semble avoir pris à tâche d'élucider ce point obscur des engagements qu'on suppose avoir été pris par l'Angleterre envers l'Italie.

Il y a à peine six semaines, les journaux officieux italiens s'évertuaient à atténuer l'importance de certaines déclarations de M. di Rudinì, reproduites dans un télégramme du correspondant du *Times* à Rome; et qui donnaient lieu à un beau tapage.

Ce qui constitue, disions-nous ici même, le point nouveau de la conversation apportée par le correspondant du journal de la Cité, c'est cette opinion prêtée à M. di Rudinì, estimant que l'intérêt de l'Italie est moins dans la triple alliance que dans une solide et constante entente avec l'Angleterre, bien que cette dernière n'ait pas détaché du traité conclu en 1882 et renouvelé en 1887.

Deux garanties valent mieux qu'une. M. di Rudinì conserve celle qu'il croit voir pour l'Italie dans son adhésion à l'accord austro allemand et y ajoute, par une sage précaution, l'entente avec l'Angleterre. Voilà ce que l'on peut conclure de tout ce qui se dit, comme de tout ce qui se trame et se négocie.

La triple alliance va se renouveler, et l'on nous répétera qu'elle est par essence un instrument de paix. Contrat d'assurance et de garantie des usurpations et des convoitises des signataires : voilà plutôt la vérité. Qu'a-t-elle cherché, en somme, le premier auteur de cette combinaison politique, M. de Bismarck, sinon la garantie pour l'Allemagne de la possession de sa conquête, de l'Alsace-Lorraine ? L'Autriche a pu être dupe en cette combinaison, et peut l'être encore; mais elle n'agit pas dans une pensée désintéressée : elle croit tenir en échec la Russie en Orient en dénonçant l'alliée de l'Allemagne, et elle sacrifie à ce sentiment. L'Italie, ambitieuse, inquiète et jalouse, a cru, en s'alliant aux deux empires, à un profit immédiat, qu'elle n'a pas recueilli; mais elle ne se décourage pas, et il ne faudrait pas voir en elle la simple monche d'un coche. Elle ne s'éloigne pas de l'équipage, elle le suit infatigablement; mais elle estime aussi que, s'il est des avantages à s'assurer à gauche ou à droite du chemin, il ne les faut pas négliger.

Et il s'est trouvé que précisément son jeu cadrait avec les convenances de la politique anglaise dans la Méditerranée. Irrédentiste sur mer ainsi que sur terre, l'Italie, regrettant la Corse et Tunis, peut aussi bien jeter un œil d'envie sur Malte qui touche à la Sicile. C'est d'abord une pensée à éloigner d'elle; mais ce qui est d'importance autre, c'est ce maintien de l'équilibre méditerranéen actuel, si cher à l'Angleterre, puisqu'elle le résume ainsi : l'Egypte en ses mains. L'Egypte, tout est là : et, si le cabinet de Saint-James s'est laissé aller à donner à l'Italie des assurances de coopération de la flotte anglaise, c'est qu'il sait bien que conservateurs et libéraux, se succédant, pour cette question essentielle de la conservation de l'Egypte n'auront que des idées communes, qu'il n'y a guère de péril à escompter.

Donc les engagements existent, parce qu'il a été prévu des éventualités présentant des connexités d'intérêts. Si ces éventualités se produisent, la force de ces intérêts entraînera l'Angleterre à les sauvegarder. Les traditions de sa politique sont absolument observées : point de traité formel; et à défaut de Lord Salisbury que sa grandeur attache muet au rivage, Sir James Fergusson peut apporter l'assurance que le cabinet dont il fait partie n'est pas sorti des règles de la Constitution. De simples échanges de vues entre hommes d'Etat de deux pays sont toujours permis, s'ils ne sont pas même commandés; et ceux qui ont eu lieu entraînent à des commentaires tellement raisonnables que si l'on en croit un des organes les plus accrédités du cabinet conservateur anglais, ces appréciations correspondraient à la vérité, si, la situation de l'Europe restant la même, un conflit venait à éclater.

Mais rassurez-vous, nous dit-on : l'Angleterre travaille pour la paix, car l'Italie étant incapable de se livrer à une agression quelconque, cette la sans cesse à éprouver des craintes qui songeraient à troubler l'univers. Qui se laissera tourner par ces explications ? Personne.

En résumé, l'Angleterre actuellement navigue de conserve avec la triple alliance, dont l'existence favorise les intérêts qu'elle poursuit avec une merveilleuse ténacité. Mais c'est une réserve à faire : l'Angleterre ne connaît d'intérêts que les siens, ne lutera que pour ceux-ci, et les puissances de la triple alliance se livrera-t-elle au faux calcul en tablant de façon ferme sur un concours qui leur ferait radicalement défaut si elles menaçaient pas un pron un de ces intérêts. L'Italie elle-même s'en est bien aperçue, qu'elle a la suite de M. Crispi, elle a voulu agir trop loin en Afrique. L'Angleterre demande à être aimée, pour elle-même, et l'éprouve quelque étonnement de voir l'Italie, qui ne néglige jamais son profit, se rapprocher d'une nation ayant pour habitude invétérée de se réserver la part du lion.

En ce qui concerne la France, ce serait aller contre l'évidence que de nier qu'elle n'éprouve quelque émotion de se sentir si directement visée; mais, forte de ses intentions, sincèrement pacifique, n'entendant engager aucune lutte; elle se recueille efficacement dans le travail, se bornant à être prête devant toute provocation pour la repousser, si besoin est.

L'esprit anglais. Série pittorale dans le Punch.

Peintre refusé.

Le peintre, montrant son tableau à un ami qui visite son atelier—Concevez-vous ? Ils ont refusé ça à la Royal Academy ! Eh bien ! j'ose dire qu'ils n'ont pas vingt tableaux supérieurs à celui-là !

L'ami, s'oublianl—Bigre ! Le Salon est-il vraiment aussi mauvais que ça !

Peintre marié.

Dans un bois. Il prend une étude sur nature. A sa jeune femme :

—Ta voilà, ma chérie. Je n'avais pas de modèle. Alors j'ai pris un mouchoir, je l'ai posé sur un morceau d'ombrelle, et ça va très bien. Mais toute ma journée a fait en train.

—Mais, mais ! Qu'as-tu fait là ? Un mouchoir sur l'ombrelle ! Il n'y aura jamais moyen d'en faire un tableau !

Un jeune homme qui ne sait pas du piano.

—Je vous le répète, madame ? Le grand [illegible] *Prière du Prophète de la Vierge* [illegible]

FEUILLETON.

COLIBRI.

Grand roman inédit.

—PAR—

FRANCISQUE ALLOMBERT.

PREMIÈRE PARTIE.

Le drame de Pierre-Bénite.

(Suite.)

—Folle ! s'écria Aubert, illuminé par l'espérance de la convaincre, tu auras ce que tu voudras..... Ne te l'ai-je point dit ?.... Tu ne feras qu'à ta volonté, et si tu veux des toilettes tu n'auras qu'à parler.

—Oh ! vous le dites !

—Je te le promets.

—Je ne crois pas à ces promesses.

—Je te le jure !

—Je ne crois pas à ces serments.

—Mais enfin que faut-il faire ? que faut-il dire ?

—Oh ! vous promettez tout, mais quand je vous aurai donné ma confiance, vous ne me rendrez que du mépris.

—Du mépris ! Moi, te mépriser ! Mais la preuve que je t'estime et que je t'aime vraiment, c'est que depuis quelque temps une pensée ne me quitte plus, elle m'obsède pendant les nuits où je ne dors plus. Je pense à faire de toi ma femme, à me marier avec toi, à la mairie, à l'église.... Oh ! complètement.... Entends-tu, Fernande ?

—Ce que vous dites là n'est pas vrai, répondit-elle simplement.

—Mais tu me détestes donc bien ? reprit-il, en croisant ses bras d'un ton amer.

—Moi ? pas du tout !

—Tu as donc peur de moi ? je t'inspire donc de la répugnance ?

—Mais non, mais non !

—Eh bien ! alors, puisque tu seras ma femme, puisque je te le promets, puisque je te le jure !

Et il voulut la resaisir.

—Ne touchez pas, dit-elle ou je crie, et je crie jusqu'à ce que l'on vienne !

—Fernande ! dit Aubert d'une voix suppliante, Fernande ! ma femme ! Je te jure que, dès demain, je ferai toutes les démarches et que tout le monde saura que je t'épouse.

—Tes d'imbéciles ! semblait-il dire, vous avez l'air de croire que j'étais usé, fini ; eh bien ! je vais vous jouer un air de ma façon pour vous prouver que je connais toujours la musique !

Et comme on s'était habitué au mariage, comme on ne parlait plus de la rouerie perfide de Fernande que pour mémoire, et comme enfin Aubert montrait à tous qu'il n'avait pas faibli, qu'il était toujours le même, le Jean-François Aubert des bons jours, on ne riait plus.

Un matin, l'usurier reçut une lettre du comte de Givres qui était arrivé de Paris l'avant-veille, et qui lui écrivait du château de Givres à côté de Pierre-Bénite pour le prier de venir le voir.

"Dans le cas, ajoutait-il, où Aubert ne pourrait pas venir au château, il viendrait lui-même le voir dans sa maison."

Dans l'après midi, le même jour, l'usurier alla au château de Givres.

Le comte était au salon et Aubert fut tout de suite introduit.

—Bonjour, mon cher Aubert, s'écria M. de Givres, avec une cordiale aisance. Comment allez vous ? Asseyez vous donc.

Et d'un geste plein de franchise, il lui tendit la main, sa main fine, nerveuse pâle et qui tremblait un peu.

Le comte Raymond de Givres était un homme de quarante-deux ans, déjà tout blanc, mais avec des cheveux solidement plantés, poussant drus et taillés en brosse. Sa moustache blanche aussi était retroussée avec deux pointes effilées. Il était grand, bien pris, le busfe ferme comme enserré dans un corset, très élégant et un peu hautain, à l'aise pourtant et familier, avec la tournure d'un agile officier de cavalerie.

Mais, à le regarder d'un peu près, on voyait sur son teint quelques marbrures, un peu de trouble dans le regard, et au coin de l'œil la patte d'oie contre laquelle la lutte était constante, des tics nerveux vite domptés, un peu de tremblement, comme une agitation infiniment légère, mais convulsive des muscles.

Un état de fatigue, tout de même vaillamment supporté, mais dont le poids était si lourd qu'il fallait bien le subir,—la fatigue d'une vie menée à fond de train.

Il parlait à Aubert, et en parlant il se promenait à grands pas, arpentant son salon, et son regard semblait suivre la pointe de ses pieds.

Il avait une main dans la poche de son pantalon et de l'autre il frisait sa moustache d'un doigt un peu fébrile.

—Vous comprenez, dit-il, mon cher Aubert, j'ai obligé un tas d'amis que les catastrophes financières qui se sont succédé ont mis dans la gêne et à qui, décemment, je ne peux ni ne veux rien demander !.. Et puis, la vérité vraie, c'est que j'ai un projet sur lequel je n'ai pas à m'expliquer, amis auquel j'ai donné ma confiance tout entière, et pour lequel je veux réussir, et je réussirai !.... Mais il me faut de l'argent, beaucoup d'argent ! et quand je devrais y dépenser toute ma fortune, je ne m'arrêterais pas.... Je ne peux rien vendre, moi, n'est ce pas ? Dans une situation comme la mienne, quand on est le comte de Givres, on ne vend pas une parcelle de son domaine. Mais je peux emprunter, et c'est pour cela que je m'adresse à vous.

—Je suis à votre disposition, monsieur le comte, dit Aubert, trop heureux de vous obliger dans la mesure de mon possible.

—Vous êtes très riche, Aubert ?

—Oh ! monsieur le comte, il ne faut pas comparer ce que j'ai pu gagner, acquérir, épargner, avec votre grande situation à vous..... Je suis un pauvre bonhomme à côté de vous.

Mais le comte de Givres s'était arrêté en face de lui, et en le dévisageant très nettement.

—Voulez vous me permettre de vous dire très vulgairement, que ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire des grimaces. Nous sommes entre nous, hein ? Ne jouez pas au plus fin. Je vous estime très fort, allez ! Mais ne comptez pas me persuader que l'argent que je vais vous demander est un argent précieux et dont il vous coûtera gros de vous séparer.

—Eh bien ! monsieur le comte, vous pouvez parler, répondit simplement Aubert.

—Je vous ai donc dit que j'aurai probablement recours souvent à vous, et quesé je engager entre vos mains toutes mes propriétés, jusqu'à ce château avec ses meubles, je le ferai, persuadé que je suis de me dégager dès que j'aurai réussi.... Et comme j'ai l'honneur de vous le dire, je réussirai !.... J'ai besoin de cinquante mille francs immédiatement, et je pars demain pour Paris avec cette somme.... J'aurai besoin d'une somme pareille la semaine prochaine et vous voudrez bien me la faire tenir à mon adresse, à Paris.... Et après, j'en aurai besoin encore.... peut-être moins, peut-être plus,... tout cela dépend du flux et du reflux de la mer sur laquelle je navigue.

Aubert ne répondit pas.

—Est-ce que vous vous hésitez ? demanda M. de Givres.

—Pas du tout, monsieur le comte; je pense, au contraire, à vous remettre les fonds.

—C'est, je vous le répète, très pressé.

—Eh bien ! je vous demande le temps de passer à la Banque, de préparer les quelques papiers qui sont nécessaires à signer, et, si vous le voulez bien, demain matin, dès la première heure, je pourrai vous remettre cent cinquante mille francs, et dépêchant je prendrai mes mesures pour être à même de vous obliger dès que vous me le demanderez.

—C'est entendu.... et merci mon cher Aubert !

Redressé, les yeux clairs, enguiant, le comte de Givres tendit de nouveau la main à Aubert, comme pour sceller l'engagement pris.

Dès que celui-ci fut à Blancheville, il n'eut pas besoin d'aller chez le banquier comme il l'avait dit ; mais il passa au bureau des hypothèques.

Le comte devait mener une vie étrange si l'argent bien sûr, fondait, sans ses mains comme un bâton de cire dans un brasier ardent.

Qui sait ? A Paris peut-être il avait des emprunts urgents où il avait en [illegible] Et il s'adressait cavalièrement à M. Aubert, pauvre Croésus de son [illegible] agréable et facile pour elle et Julien Campagnol.

Paul avait appris le mariage de son père avec un sentiment de tristesse profonde, et presque un sentiment de honte.

Les mots de sa pauvre mère lui avait murmurés dans l'oreille, à l'heure de son agonie, lui revinrent maintenant très distincts et très significatifs :

—Aime toujours ton père, lui avait-elle dit, respecte-le.

C'est là qu'il avait une hésitation : il voyait dans ce mariage insensé un tel outrage à la mémoire de sa mère si humble, si douce, si dévouée et si bonne, qu'il avait peur de ne pas aimer, et surtout de ne plus respecter son père.

Il y avait quelque chose dans son cœur qui s'était douloureusement brisé.

Aussi il ne vint que rarement à Blancheville et quand il y revint pour la première fois depuis le mariage de son père avec Fernande il n'osait les regarder ni l'un ni l'autre, et c'était d'une sensation d'angoisse et de honte qu'il était torturé dans cette maison où tout lui rappelait l'absente.

Le regret de l'avoir perdue lui revenait cruel et cuisant, et il avait une envie de pleurer que tous ses efforts ne pouvaient contenir.

Il avait été élevé sur le pied de familiarité intime avec Fernande, leur enfance avait été commune, et elle se tutoyaient; mais depuis qu'elle était la femme de son père il évitait de lui parler, et elle, qui ne se gênait point, l'interpellait en camarade, trouvait sa situation fort naturelle et même très drôle.

Au milieu du dîner, elle éclata de rire, s'écriant que c'était vrai pourtant, qu'elle était maintenant la mère de Paul !

Elle n'y avait pas tout d'abord songé, disait elle.

Paul répondait assez indirectement, en parlant d'une façon assez vague pour n'avoir pas à prononcer ni "tu" ni "vous".

Et jamais il ne s'adressait à elle.

Quand il eût ses deux diplômes de bachelier, il alla prendre ses inscriptions de droit à Paris, et il s'arrangea de façon à ne pour ainsi dire plus venir à Blancheville.

Il trouvait toutes sortes de prétextes, les études pressantes, la préparation aux examens, pour passer ses vacances à Paris.

On ne le voyait plus.

Et son père, après tout, le laissait faire à sa guise.

Mais si Jean-François Aubert s'était endormi pendant quelque temps dans une douce mollesse, il regagna vite le temps perdu, et les gens, à qui il avait affaire, qui avaient été étonnés de se sentir un peu ménagés, furent tout d'un coup surpris par ce brusque réveil, et en restèrent étourdis.

—Tas d'imbéciles ! semblait-il dire, vous avez l'air de croire que j'étais usé, fini ; eh bien ! je vais vous jouer un air de ma façon pour vous prouver que je connais toujours la musique !

Et comme on s'était habitué au mariage, comme on ne parlait plus de la rouerie perfide de Fernande que pour mémoire, et comme enfin Aubert montrait à tous qu'il n'avait pas faibli, qu'il était toujours le même, le Jean-François Aubert des bons jours, on ne riait plus.

Un matin, l'usurier reçut une lettre du comte de Givres qui était arrivé de Paris l'avant-veille, et qui lui écrivait du château de Givres à côté de Pierre-Bénite pour le prier de venir le voir.

"Dans le cas, ajoutait-il, où Aubert ne pourrait pas venir au château, il viendrait lui-même le voir dans sa maison."

Dans l'après midi, le même jour, l'usurier alla au château de Givres.

Le comte était au salon et Aubert fut tout de suite introduit.

—Bonjour, mon cher Aubert, s'écria M. de Givres, avec une cordiale aisance. Comment allez vous ? Asseyez vous donc.

Et d'un geste plein de franchise, il lui tendit la main, sa main fine, nerveuse pâle et qui tremblait un peu.

Le comte Raymond de Givres était un homme de quarante-deux ans, déjà tout blanc, mais avec des cheveux solidement plantés, poussant drus et taillés en brosse. Sa moustache blanche aussi était retroussée avec deux pointes effilées. Il était grand, bien pris, le busfe ferme comme enserré dans un corset, très élégant et un peu hautain, à l'aise pourtant et familier, avec la tournure d'un agile officier de cavalerie.

Mais, à le regarder d'un peu près, on voyait sur son teint quelques marbrures, un peu de trouble dans le regard, et au coin de l'œil la patte d'oie contre laquelle la lutte était constante, des tics nerveux vite domptés, un peu de tremblement, comme une agitation infiniment légère, mais convulsive des muscles.

Un état de fatigue, tout de même vaillamment supporté, mais dont le poids était si lourd qu'il fallait bien le subir,—la fatigue d'une vie menée à fond de train.

Il parlait à Aubert, et en parlant il se promenait à grands pas, arpentant son salon, et son regard semblait suivre la pointe de ses pieds.

Il avait une main dans la poche de son pantalon et de l'autre il frisait sa moustache d'un doigt un peu fébrile.

—Vous comprenez, dit-il, mon cher Aubert, j'ai obligé un tas d'amis que les catastrophes financières qui se sont succédé ont mis dans la gêne et à qui, décemment, je ne peux ni ne veux rien demander !.. Et puis, la vérité vraie, c'est que j'ai un projet sur lequel je n'ai pas à m'expliquer, amis auquel j'ai donné ma confiance tout entière, et pour lequel je veux réussir, et je réussirai !.... Mais il me faut de l'argent, beaucoup d'argent ! et quand je devrais y dépenser toute ma fortune, je ne m'arrêterais pas.... Je ne peux rien vendre, moi, n'est ce pas ? Dans une situation comme la mienne, quand on est le comte de Givres, on ne vend pas une parcelle de son domaine. Mais je peux emprunter, et c'est pour cela que je m'adresse à vous.

—Je suis à votre disposition, monsieur le comte, dit Aubert, trop heureux de vous obliger dans la mesure de mon possible.

—Vous êtes très riche, Aubert ?

—Oh ! monsieur le comte, il ne faut pas comparer ce que j'ai pu gagner, acquérir, épargner, avec votre grande situation à vous..... Je suis un pauvre bonhomme à côté de vous.

Mais le comte de Givres s'était arrêté en face de lui, et en le dévisageant très nettement.

—Voulez vous me permettre de vous dire très vulgairement, que ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire des grimaces. Nous sommes entre nous, hein ? Ne jouez pas au plus fin. Je vous estime très fort, allez ! Mais ne comptez pas me persuader que l'argent que je vais vous demander est un argent précieux et dont il vous coûtera gros de vous séparer.

—Eh bien ! monsieur le comte, vous pouvez parler, répondit simplement Aubert.

—Je vous ai donc dit que j'aurai probablement recours souvent à vous, et quesé je engager entre vos mains toutes mes propriétés, jusqu'à ce château avec ses meubles, je le ferai, persuadé que je suis de me dégager dès que j'aurai réussi.... Et comme j'ai l'honneur de vous le dire, je réussirai !.... J'ai besoin de cinquante mille francs immédiatement, et je pars demain pour Paris avec cette somme.... J'aurai besoin d'une somme pareille la semaine prochaine et vous voudrez bien me la faire tenir à mon adresse, à Paris.... Et après, j'en aurai besoin encore.... peut-être moins, peut-être plus,... tout cela dépend du flux et du reflux de la mer sur laquelle je navigue.

Aubert ne répondit pas.

—Est-ce que vous vous hésitez ? demanda M. de Givres.

—Pas du tout, monsieur le comte; je pense, au contraire, à vous remettre les fonds.

—C'est, je vous le répète, très pressé.

—Eh bien ! je vous demande le temps de passer à la Banque, de préparer les quelques papiers qui sont nécessaires à signer, et, si vous le voulez bien, demain matin, dès la première heure, je pourrai vous remettre cent cinquante mille francs, et dépêchant je prendrai mes mesures pour être à même de vous obliger dès que vous me le demanderez.

—C'est entendu.... et merci mon cher Aubert !

Redressé, les yeux clairs, enguiant, le comte de Givres tendit de nouveau la main à Aubert, comme pour sceller l'engagement pris.

Dès que celui-ci fut à Blancheville, il n'eut pas besoin d'aller chez le banquier comme il l'avait dit ; mais il passa au bureau des hypothèques.

Le comte devait mener une vie étrange si l'argent bien sûr, fondait, sans ses mains comme un bâton de cire dans un brasier ardent.

Qui sait ? A Paris peut-être il avait des emprunts urgents où il avait en [illegible] Et il s'adressait cavalièrement à M. Aubert, pauvre Croésus de son [illegible] C'était sa dernière ressource.

Il perdit tout en une soirée.

Affolé, n'osant plus rentrer, véritablement désespéré, il passa à la frontière et s'en alla demander à un de ses amis, un Italien, qui vivait dans ses propriétés près de Florence, un asile pour quelques jours.

Au régiment on sut bientôt la vérité, et tous ses camarades songèrent à le tirer de cette situation terrible. Il fallait étouffer l'affaire : un si bel officier avec un si beau nom, un nom qui avait sonné dans les batailles d'autrefois, ne pouvait pas ainsi misérablement finir sur le banc du Conseil de guerre ! Le colonel s'y intéressait encore plus activement que tous. On en fit part confidentiellement aux camarades des cuirassiers, des dragons et des chasseurs. De Givres fut sauvé; les dettes criardes furent payées, deux camarades partirent en délégation pour le chercher en Italie et le ramener au corps.

Mais le général avait eu vent de cette désagréable histoire, et il prit le colonel des hussards d'inviter de Givres à donner sa démission.

Sa démission, et quoi faire ensuite ?

Heureusement pour de Givres, il était vraiment né sous une bonne étoile.

Un de ses camarades, Raoul de Montarel, un des plus joyeux et des plus nocaux de la bande, était persécuté par un vieux prêtre, qui avait été son premier précepteur et qui voulait absolument le marier avec une jeune fille douée de toutes les grâces, de toutes les vertus; très riche, et dont la famille désirait un officier de cavalerie avec un grand nom.

—Oh ! dit un jour au vieux prêtre le petit Montarel, j'ai votre affaire, monsieur l'abbé; puisque votre protégé désire un bel officier avec un nom superbe, présentez lui le lieutenant de Givres.

De Givres se laissa faire; on lui accorda un délai jusqu'à son mariage, après quoi il démissionnerait.

Et c'est ainsi qu'il épousa Madeleine de Favrolles.

L'histoire de la famille de Favrolles ne ressemblait guère à l'histoire de la maison de Givres.

Les Favrolles étaient d'une noblesse pour rire qui remontait à hier. Le père de Madeleine s'appelait, à la fin du siècle dernier, très vulgairement : Crétin. Il avait fait une grosse fortune dans des opérations de biens nationaux.

C'était un homme plein de morgue vaniteuse.

Quant à sa femme, elle était d'une prétention qui faisait d'elle une caricature.

De ces deux sottises était née la douceur, la bonté.

Madeleine avait le charme attrayant et doux, le cœur tendre et délicat, l'esprit de sacrifice et la respectueuse soumission.

De Givres fut présenté aux Favrolles, et tout de suite agréé.

Madeleine, qui n'avait jamais résisté à un geste de ses parents, accepta de leurs mains cet époux dont le premier regard l'intimida profondément.

Elle se sentit tout de suite dominée, comme fascinée par l'œil clair, un peu dur, de ce cavalier superbe qui portait l'orgueil de son nom avec tant de hauteur, et qui faisait sentir impertinemment aux gens chez qui il entrait la condescendance qu'il voulait bien y mettre et dont on devait être enorgueilli et reconnaissant !

Le père Crétin de Favrolles était fort riche, et la dot de Madeleine fut une dot princière. La maison de Givres brilla d'un nouvel éclat.

Mais le comte Raymond dut tenir la parole qu'il avait donnée, lorsque son colonel lui avait accordé un délai pour équilibrer sa situation ; il dut se retirer de l'armée.

Il s'installa alors avec sa femme dans un hôtel qu'il loua à Paris au Faubourg Saint Honoré, et il fit restaurer le château de Givres, à Pierre-Bénite, dont les murs se lézardaient et dont le parc n'était plus qu'une jachère. Ils y viendraient tous les ans passer quelque temps.

Raymond de Givres mena la grande vie, mais il la mena en garçon.

Il s'affranchit très-vite de son foyer, ne reçut chez lui que juste ce qu'il était nécessaire de recevoir pour la façade de son nom ; il n'introduisit la comtesse dans le monde que d'une façon cérémonieuse, et sur un ton presque officiel, qui excluait les rapports affectueux.

Il avait rompu, d'autre part, toute relation personnelle avec ses beaux parents, en laissant cependant sa femme libre de les voir.

Mme la comtesse de Givres portait, dans la maison froide et silencieuse du Faubourg Saint-Honoré, le poids du nom de son mari avec une grande tristesse ; mais son âme, faite depuis son enfance tendre à la résignation, ne s'en émut pas trop, et un jour elle éprouva une joie sincère, la plus rayonnante de sa vie.

—Je vais être mère ! s'écria-t-elle.

Quand elle annonça cette nouvelle à M. de Givres, il en parut heureux, et, pour la première fois, il fit à sa femme une manifestation affectueuse dont elle lui sut un gré infini.

Elle accoucha d'une petite fille qu'on appela Edmée.

Ses couches furent pénibles et douloureuses, et, autant pour elle qui avait besoin de se rétablir que pour la santé de l'enfant, il fut décidé qu'elles habiteraient la campagne, le château de Givres.

—Je ne puis pas, disait-il, abandonner Paris, mais je viendrai très souvent vous voir et me reposer auprès de vous.

Mme de Givres ne devait pas survivre longtemps à la profonde blessure faite à son être par cet enfantement au milieu des tortures.

A force de soins, et presque par la puissant effort de sa volonté, elle put seulement se maintenir un peu et Edmée avait quatre ans lorsque sa mère mourut.

M. de Givres la laissa au château, avec une gouvernante très-bonne femme, mais puérile et dont la passion était de s'occuper de volières avec des oiseaux des plus variés, auxquels toute la journée elle parlait en faisant subir à sa voix des inflexions qui voulaient imiter leur chant.

Quand Edmée eut huit ans, pour être plus tranquille encore, M. de Givres la plaça chez les Dames de la Visitation, qui tenaient un pensionnat à Blancheville.

Alors, il ne vint plus que très rarement à Pierre-Bénite.

Justement, son beau-frère, M. André de Someville, venait d'être nommé procureur de la République à Blancheville.

M. de Someville et sa femme étaient très modestes et vivaient parfaitement heureux.

Ils n'avaient qu'un petit garçon qui faisait sa première année de collège à Châlons et qu'ils avaient appelé Gaston.

Lui était un homme d'étude, et n'avait dans le cœur et dans l'esprit pas l'ombre d'une intrigue ni d'une ambition.

Lucienne aimait Blancheville, Pierre-Bénite, tout ce pays qui lui rappelait, avec la vie des siens, son enfance. Elle se trouvait là comme dans un air familier où toutes les choses lui étaient connues, parlaient à son imagination et à son cœur. C'est pour cela que son mari avait demandé sa nomination à Blancheville. Il y vivait tranquille et n'en demandait pas plus.

Un jour que le comte Raymond était au château, M. de Someville alla le voir, dès le matin, pour le prier très amicalement de venir dîner en famille avec eux ce jour là.

Les deux hommes ne se connaissaient que fort peu : leur vie était si différente, leur tempérament si dissemblable !

M. de Givres reçut son beau-frère d'une singulière façon.

—Monsieur de Someville, lui dit-il avec cet air impertinent qu'il avait imprimé au coin des lèvres et au coin des yeux, j'ai trouvé surprenant qu'un homme de votre qualité entrât, sous un tel régime, dans une fonction indigne de votre nom, indigne surtout du mien, qui est celui de mes sœurs ; vous avez blasphémé la foi dont nos aïeux avaient nourri notre âme, foulé aux pieds tous nos principes....

—Monsieur le comte de Givres, répondit le Procureur un peu surpris par ce coup, j'estime que les préjugés de caste et de race ont été emportés par un tel coup de vent qu'on ne les verra plus revenir. Je suis un homme de mon temps, et je pense qu'il y a, dans notre société moderne, du progrès, puisqu'elle ouvre l'avenir devant les hommes d'action, d'étude, d'imagination, de pensée, sans exiger la couleur d'un blason. Je ne suis pas riche, et Mlle Lucienne de Givres, qui est devenue la chère femme que j'aime de toute mon âme, ne m'a pas apporté la fortune. Nous sommes pourtant très heureux, et c'est à mon travail que, pour elle et pour moi, je demande les ressources de la vie. Nous n'en sommes point humiliés, et quand nous regardons nos portraits de famille, nous ne pensons pas du tout tomber de ces vieux cadres la malédiction de nos aïeux sur nos têtes.

M. de Givres haussa les épaules.

—Oh ! nos esprits ne pourront pas se rejoindre, s'écria M. de Someville ; ils sont séparés par l'espace d'un siècle.

Et il ajouta, en souriant :

—J'étais venu simplement vous dire, M. de Givres, que Lucienne serait bien heureuse de vous avoir à dîner chez elle ce soir à six heures.

—C'est impossible, monsieur, je pars pour Paris à quatre heures.

Les deux hommes s'étaient salués assez froidement, et leurs relations s'en étaient tenues là.

L'orgueil de M. de Givres avait pourtant reçu récemment une cruelle mortification. Il s'était présenté à un grand Cercle avec un brillant parrainage. Or, il avait failli ne pas être reçu, et il ne fut admis que péniblement et seulement par considération pour ses parrains.

L'histoire du régiment n'était pas complètement inconnue. Certainement, personne de son monde ne tenait rigueur à de Givres, mais enfin il avait eu un moment de faiblesse; à regarder de bien près, sa couronne comtale en avait une éclaboussure de tache, et pour cette société de gens dont le point d'honneur était la règle, il fallait jouir d'une sorte d'estime délicate qui est beaucoup plus que l'estime courante, et qui n'a rien de commun avec la simple considération.

Raymond de Givres avait été troublé; il avait senti passer sur son front le souffle froid de la honte humiliante.

Néanmoins, il mena une vie où tout ce qu'il avait de violent en lui pouvait suivre un libre cours.

C'était un habitué du foyer des danseuses et des coulisses de petit théâtre. Son nom était familier aux échos mondains de la haute vie, du monde qui s'amuse. Tous les maîtres d'hôtel des restaurants en renom avaient pour lui une respectueuse considération. Ses cheveux avaient blanchi et sa moustache aussi, mais il restait vigoureux, très droit, parfaitement élégant. On ne lui connaissait aucune attache, et devant toutes les passions, devant les hommes et devant les femmes il avait une moue méprisante.

M. de Givres avait eu toutes les filles qu'il avait désirées, et presque toutes voulaient le conquérir, parce qu'une heure passée avec lui en tête-à-tête leur donnait une illustration qui les cotait brillamment dans la galanterie.

Il mena cette vie jusqu'au jour où il rencontra Mlle Solange Chédoine.

Solange était idéalement belle ; elle était d'un blond mûr, d'un blond d'Orient; elle était lumineuse, avec des yeux bleus candides, d'une pureté virginale à tomber à genoux.

Grande, élégante, sa grâce était légère, et rien ne pouvait se comparer à la douceur de son sourire.

Quand M. de Givres la vit, tout de suite il en subit le charme.

—Dieu ! qu'elle est belle ! ne put-il s'empêcher de murmurer.

Il l'avait d'abord rencontrée traversant le Bois de Boulogne avec sa mère dans leur voiture découverte alors qu'il faisait, lui, sa promenade à cheval; puis, il s'était arrangé de façon à la rencontrer dans le monde où il la verrait bien mieux et pendant plus longtemps.

Il l'avait vue, il avait été saisi, empoigné comme une nature telle que la sienne devait l'être.

Comme sous un souffle de tempête, tout bouillonnait en lui pour l'enlever, pour le porter vers elle. Ce qu'il y avait en lui de durement contenu se déchaînait avec furie, et il n'y avait plus de raison, il n'y avait plus d'orgueil, plus de tradition, plus rien. Il n'y avait qu'elle, toujours elle, partout elle !

Quand il se trouva chez lui et le soir tout vibrant d'une émotion inconnue, presque tremblant, il avait dit, il avait répété d'une voix rauque :

—Je la veux ! oh ! je la veux !

M. Chédoine père était un industriel qui habitait aux Champs-Elysées, et qui avait les usines à Pantin ; il passait pour faire des affaires prospères, et il venait de s'associer son fils André Chédoine, qui sortait ingénieur de l'Ecole centrale.

M. de Givres eut bientôt les informations les plus complètes.

Mlle Solange avait dix-huit ans et son âme était aussi belle que son corps.

C'était, de la part de tous ceux qui la connaissaient, un concert d'éloges, d'admirations sans une seule voix discordante ; aucune envieuse, aucune jalouse !

Elle était d'un charme si pénétrant et d'une si angélique simplicité que, instinctivement, les mains se joignaient comme pour une adoration, et que les lèvres avaient l'air de balbutier une prière.

Elle avait été l'objet des plus brillantes attentions et des plus fières recherches, mais elle était flanquée, fiancée presque dès l'enfance, au fils d'un ami de Chédoine, industriel comme lui, à Adrien Forance, qui faisait en ce moment un stage dans une maison américaine, à New-York, pour apprendre la langue et les affaires.

M. de Givres savait tout cela ; mais avec autant d'énergie sombre que le premier jour il s'était dit :

—Je la veux ! Je l'aurai ! Elle sera à moi !

Il ne fallait pas compter une seule minute en faire sa maîtresse. Il n'y songea point. Il réfléchit pendant assez longtemps, passa des nuits sans sommeil, plongé dans des méditations où il errait comme dans un labyrinthe.

Puis, il parut avoir adopté un plan.

Il fit la connaissance d'André Chédoine, le frère de Solange, qui était maintenant associé dans la maison de son père.

André Chédoine était un étourdi, fort léger, se prenant à la gloriole des relations brillantes comme un papillon à la lumière, et très curieux du monde des plaisirs, très avide de ces émotions-là.

M. de Givres comprit la faiblesse de cette nature : c'est par ce point qu'il pouvait entrer dans la place ; il saisit immédiatement le parti qu'il en pouvait tirer.

C'est sur André Chédoine que reposait le plan qu'avait mûri le comte.

Il se fit le guide du jeune industriel dans le monde où il vivait.

Il le jeta dans les bras des femmes les plus coûteuses, il lui fit organiser des fêtes qui étaient des folies de prodigalité, il le fit asseoir à des tables de jeu où se succédaient des parties infernales, il le prêta les plus âpres besoins d'argent, il le courba sous de terribles nécessités.

Et il se disait :

—Je n'ai pas seulement André, c'est la maison Chédoine qui aime, qui boit, qui jone, qui perd et qui pay ; elle ne pourra pas toujours payer, elle se trouvera un beau jour acculée à une iné